

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 26 JUILLET 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 37 rue St. Jacques, Montréal.

Catéchisme social et politique.

Le gouverneur et le lieutenant-gouverneur, par délégation, représentent ici la reine; le sénat et le Conseil Législatif correspondent à la Chambre des Lords ou Chambre Haute en Angleterre; notre Chambre des Communes et notre Assemblée Législative correspondent à la Chambre des Communes ou Chambre Basse, en Angleterre. Les assemblées annuelles de chaque parlement ou législature s'appellent "Sessions."

Le gouverneur ou le lieutenant-gouverneur appellent leur chambre respective au moins une fois par an pour la *dépêche des affaires*, par une proclamation publiée dans la gazette officielle. Chaque chambre a un président ou *orateur*, qui préside aux Assemblées et qui maintient l'ordre et les règles de la chambre. Il est l'arbitre des difficultés de procédure et de forme qui s'y élèvent, sauf appel à la chambre qu'il préside.

Pendant le cours des sessions ses devoirs sont de prendre le fauteuil lorsqu'il y a un nombre suffisant de membres déterminé par la Constitution. Il ne peut prendre part aux délibérations et a voix prépondérante au cas d'égalité.

Comme en Angleterre chacune des Chambres a le droit de rejeter les résolutions ou mesures adoptées par l'autre. Elles ont également les mêmes pouvoirs relativement à toutes les mesures représentant le bien public ou les particuliers; elles peuvent prendre l'initiative sur toutes les mesures qu'il leur plaît; mais dans la pratique, ici comme en Angleterre, la mission des chambres hautes est de modérer et de contrôler la législation. Généralement les mesures viennent des chambres basses et surtout, quand elles ont une haute portée publique, du ministère qui expose les vues du chef de l'exécutif.

Mais ici, comme en Angleterre, l'initiative des votes d'argent et des mesures qui ont pour but l'appropriation d'une portion quelconque du revenu public, ou la création de taxes ou d'impôts, doit originer dans les chambres basses. Les chambres hautes ont néanmoins le contrôle exclusif des fonds qui leur sont votés annuellement et que gère un comité de contingents. Lorsqu'il s'agit d'aides et subsides accordés à Sa Majesté pour le Parlement ou la Législature, les Chambres Hautes ne peuvent même pas modifier les bills à cet égard, mais elles peuvent les rejeter complètement, chose qui ne doit se faire que dans les cas extrêmes.

L'ÉGOUINE.

—Un enfant prodigue incorrigible, après une nouvelle escapade, rentre au foyer paternel, sans bagage, et les habits en lambeaux.

—Tu ne changeras donc jamais, lui dit son père en fureur.

Et son fils jetant sur sa toilette un regard piteux :

—Changer?—Je n'ai plus de quoi!

Pour les cochers, s'il vous plaît.

Je me rappelle avoir entendu chanter un pauvre diable sur le boulevard :

Y ya des gens en France,
Qui, vraiment, n'ont pas d'chance;
La preuve qui y, en a
C'est que j'suis d'eux-là.

Il y en a aussi à Montréal qui n'ont pas de chance. Je regarde les cochers de place, par exemple. Allez-vous me dire que ce sont des gens chanceux? Pourtant il ne manque pas de braves gens parmi eux. Aussi pour être admis dans le corps des cochers le chef de Police prend ses grands airs. Et puis font-ils une fredaine elle devient plus grave, justement parce qu'elle est commise par un cocher. La loi le veut ainsi; et un règlement, bien et dûment passé par nos Ediles, a voulu que le seul fait pour un cocher de place d'être condamné deux fois par le Recorder, le prive de sa licence.

Le fait donc d'être licencié, n'en déplaît à MM. les professionnels, dénote qu'un cocher est respectable. Et c'est justement parce que ces gens-là sont et doivent être tels que la moindre fredaine de la part de quelques-uns d'entre eux fait souvent rejillir la faute sur tous, par ceux qui ne rédéchissent pas, bien entendu. Mais, Dieu merci, il y a partout des citoyens qui comprennent que ce n'est pas par le fait seul qu'un homme est obligé d'exercer le métier si dur de transporter les passagers, de les attendre au poste, de se soumettre à leurs caprices, qu'il se dégrade aux yeux de ses concitoyens.

Il serait temps que les préjugés, dispersés un peu partout contre cette classe d'hommes, tous pour la plupart, chargés de nombreuses familles, disparaissent entièrement et qu'on les traitât plus humainement.

N'est-il pas en effet pénible et très-pénible, de les voir, le jour et la nuit exposés aux intempéries des saisons? Ce n'est pas sans un sentiment de compassion qu'on les voit, pendant l'été, soumis aux ardeurs du soleil et l'hiver, aux rigueurs du froid excessif. Et pourtant leur tarif, en certains cas, est très peu élevé; et les règlements ne leur permettent ni de s'absenter de leur voiture ni de se tenir sur les trottoirs. Il n'y a que par tolérance qu'on les voit quelquefois quitter le siège de leur carrosse pour se délasser au coin de la rue ou se réchauffer les pieds sur le pavé.

Aussi le cocher de place est-il perclus de rhumatismes après dix ans de service, quand une fluxion de poitrine ne l'a pas enlevé à sa famille avant ce temps-là.

Chose singulière, on s'intéresse à tout, dans notre bonne ville de Montréal. Il y a des sociétés pour protéger les femmes et les enfants; il y en a qui font entendre des hurlements lugubres à la vue du chien qui souffre d'une poule qui a les pattes attachées, ou d'un veau dont la respiration est gênée par un jlicou. Un cheval est-il pelé sous la selle de son harnais ou est-il sensible à l'endroit de son collier, vite la société protectrice des animaux se met en branle, et haro sur l'audacieux qui le laisse ainsi souffrir. On a beaucoup de sensillierie pour les animaux; mais on demande de la charité pour les cochers.

Leur tour viendra, nous l'espérons. Les bons sentiments qui animent les Echevins vis-à-vis les classes ouvrières leur feront prendre des mesures en faveur de cette classe d'industriels auxquels on confie les

étrangers, nos femmes, nos enfants, et desquels on exige de la politesse, de la complaisance. On a ouvert des pares pour que l'humble ouvrier puisse, avec ses enfants, se délasser des fatigues de la semaine et respirer un air qui convient à ses poumons chargés des vapeurs de l'usine.

C'est bien, nous applaudissons; et toutes les fois qu'on dépensera des sommes pour rendre le travail de l'ouvrier moins pénible, sa santé plus robuste, nous encouragerons les âmes bien nées qui savent que la classe ouvrière est la plus intéressante et qu'il faut la grandir au moral et au physique. Mais il nous semble que le tour des cochers et des charretiers est arrivé.

Pourquoi à chaque poste ou *station* où ils se tiennent ne ferait-on pas un abri qui les préserverait du soleil, de la pluie, du vent et où ils pourraient s'asseoir ou circuler.

Du coup on protégerait aussi le cheval, qui est exposé à toutes ces intempéries, et qui est l'instrument avec lequel le cocher gagne le pain de sa famille.

Les rues où stationnent les cochers sont généralement larges, on pourrait couvrir l'espace qu'ils y occupent sans pour cela gêner en aucune manière la circulation. Nous avons dans le Conseil beaucoup d'échevins qui ne seraient pas en peine de trouver un plan à la fois gracieux et utile. Ces constructions donneraient un cachet de distinction à notre cité, et surtout un caractère d'utilité et d'humanité.

CISEAU.

Au milieu d'un dîner d'apparat, la maîtresse de la maison laisse échapper un cri de douleur, et porte rapidement la main à sa joue.

—Qu'avez-vous lui demande-t-on de toutes parts.

—J'ai mordu un petit os... précisément sur une dent malade.

Titi se lève, et s'approchant de sa mère :

—Pauvre maman chérie, dit-il, pourquoi ne pas manger avec tes dents toutes neuves, dis? Veux-tu que j'aile te les chercher?

Plantes utiles.

Le concombre est rafraichissant, et nos habitants le mangent avec du pain à la collation. Le suc de concombre est adoucissant, légèrement laxatif. Les anciens l'employaient dans les fièvres, les inflammations et en vantaient l'efficacité dans les affections chroniques de la poitrine. Les semences fournissent d'excellentes potions pectorales, calmantes, pouvant suppléer à celle d'amandes douces dans toutes les maladies inflammatoires.

À l'extérieur, la pulpe s'emploie comme cataplasme ou onguent calmant contre les inflammations superficielles, l'érysipèle.

La pommade de concombre est utile dans les cas de prurigo et de démangeaison de la peau. Il faut se défier des cornichons du commerce qui sont préparés dans des vases de cuivre que le vinaigre fait décomposer. Ils ont une belle couleur, mais il s'y dépose assez d'acétate de cuivre pour les rendre très vénéneux.

Des pêcheurs, en tirant leur filet, le trouvèrent si lourd que, craignant d'y trouver noyé quelque corps humain, ils envoyèrent un de leurs camarades dire au bailli de se trouver à l'ouverture du filet. Pendant ce temps, les pêcheurs tirèrent le filet et y trouvèrent qu'un âne. L'un d'eux cria au messager :

"Va dire au bailli que ce n'est qu'un âne."

Moyens à employer contre le croup.

Le croup se manifeste presque toujours la nuit, de 10 heures à 2 heures.

Le croup est produit par un courant d'air qui vient frapper le visage et la gorge de l'enfant pendant son sommeil.

Vous l'éviterez " toujours " en plaçant le berceau ou le lit de l'enfant à l'abri des courants d'air.

Quand l'enfant est pris du croup, envoyez de suite chercher le médecin. En attendant qu'il arrive, et dans les campagnes, c'est souvent long, vu la distance, mettez à la plante des pieds de l'enfant des cataplasmes de graine de lin, soupoudrés d'une pincée de camphre en poudre.

(Pour pouvoir écraser le camphre, prenez-en un morceau gros comme une noisette, mettez-le dans un verre ou une tasse, versez dessus 2 ou 3 gouttes d'esprit de vin, après quoi il s'écrasera facilement, comme du sucre.)

Quand le cataplasme est mis sur le linge et qu'il n'est plus trop chaud, vous le saupoudrez avec une prise de camphre et vous le mettez à la plante du pied, " à nu. " Vous en faites autant pour l'autre pied; vous enveloppez chaque pied séparément dans un mouchoir.

Vous mettez ensuite soit un fer chaud, soit une brique chauffée, soit une bouteille d'eau très-chaude, aux pieds, pour y entretenir la chaleur.

Vous donnez à boire à l'enfant de l'eau tiède sucrée, en attendant que vous ayez le cataplasme et de l'émétique.

Vous mettez un grain d'émétique dans un verre d'eau sucrée tiède, et vous en faites prendre à l'enfant de gré ou de force une cuillerée à café toutes les 5 minutes, jusqu'à ce qu'il vomisse.

S'il va mieux après avoir vomé, laissez-le reposer.

Si le mieux ne se manifeste pas, continuez l'eau sucrée avec l'émétique jusqu'à ce que l'enfant vomisse une seconde fois.

Si l'enfant ne vomit pas après avoir pris tout le grain d'émétique, donnez-lui du sirop d'Ipécacuanha, par cuillerées à café, toutes les 10 minutes, jusqu'à ce qu'il vomisse.

Vous pouvez laisser les cataplasmes aux pieds pendant 2 heures sans inconvénient.

Aussitôt que le croup s'est manifesté, changez l'enfant de lit ou de place, et placez-le de manière à ce qu'il n'ait pas de vent sur la figure.

Ne le remettez plus où il était, car vous risquez de lui occasionner une rechute.

Soignez-le ensuite comme pour un rhume ordinaire.

Nota.—Quand un enfant malade ne veut pas ouvrir la bouche pour avaler un remède ou pour boire, le moyen le plus simple pour la lui faire ouvrir est de lui pincer le nez d'une main, tandis que de l'autre on s'apprête à verser dans sa bouche ce qu'il doit prendre. Ne pouvant plus respirer par le nez, il est forcé d'ouvrir aussitôt la bouche.

Un maréchal ferrant, qui s'entendait mieux à battre l'enclume qu'à tourner une phrase, fut conduit par un de ses amis à une séance littéraire. On y fit l'éloge d'un illustre écrivain. L'orateur, pour donner une plus grande idée de son héros, le comparait aux plus brillantes illustrations de l'antiquité. " Le mettrons-nous à côté de Démosthènes ? il pourra lutter noblement avec ce foudre de l'éloquence antique. Le mettrons-nous avec l'idole des Romains, le bouillant Cicéron ? Oh ! le placerons-nous, Messieurs ?—Eh bien ! s'écrie le naïf maréchal, croyant faire cesser l'embarras, *plantez-le à ma place, je m'en vais.* "

Un conseiller disait à son ami : " Si j'avais quelque chose de bon, je vous dirais de dîner avec moi. " Le domestique qui le suivait se hâta de lui répondre à mi-voix : " *Mais, Monsieur, vous avez une tête de veau.* "

A l'époque du choléra, on défendait les légumes aqueux. " Nous mangeons pourtant bien de l'oseille, dit naïvement une dame; mais ça a des queues si petites ! "

LA DOUCEUR.

En vous parlant aujourd'hui de la DOUCEUR, mon cher lecteur, et en vous engageant à la pratiquer, permettez-moi de vous dire que je vous rends un vrai service. La douceur, en effet, est la mère du bon caractère, et le bon caractère est, à peu de chose près, le secret du bonheur dans la vie.

La douceur est cette vertu chrétienne, si rare et si charmante, qui nous fait accommoder sans cesse à l'humeur des autres pour l'amour de Dieu, supportant tout de leur part et leur donnant le moins possible à supporter de la nôtre. La douceur est de notre vie ce qu'est l'huile aux mouvements d'une machine. Il semble en apparence que ces quelques gouttes d'huile que l'on introduit dans les rouages sont peu de chose ! Voyez cependant, quels craquements, quels efforts, quelle résistance, si l'on vient à les oublier ! Ainsi en est-il de la douceur. Elle est la vertu des vertus, que notre Père céleste nous recommande sans cesse, comme le baume de nos actions, la vertu conservatrice de la société, et comme la fleur la plus exquise de la charité chrétienne qu'il faut pratiquer en tout temps et en tout lieu.

L'humilité et la mansuétude, telle est la grande leçon que nous a laissée notre Sauveur. JÉSUS est appelé l'AGNEAU DE DIEU dans la sainte Ecriture, non-seulement à cause du sacrifice de sa croix, mais encore à cause de la douceur inaltérable qu'il montra durant toute sa vie et surtout durant sa Passion. Jamais un reproche, jamais une parole de colère ! Chez Caïphe, il reçoit un soufflet et est traité de blasphémateur ; il répond simplement à celui qui l'injurie : " *Si j'ai mal parlé, montrez-le ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* " Il conserva cette merveilleuse douceur jusqu'à sa mort. Lorsqu'il était suspendu à sa croix, au milieu des horribles douleurs de l'agonie, il ne trouvait que de douces paroles pour ses bourreaux ; il priait DIEU, son Père, de leur pardonner, et consolait d'une divine espérance le voleur repentant, crucifié à ses côtés !

Rien n'édifie tant le prochain que la douceur, dit saint François de Sales, ce modèle accompli de la mansuétude chrétienne. Tout en lui annonçait cette belle vertu ; son air, ses paroles, ses manières, tout était douceur. Saint Vincent de Paul, qui avait eu le bonheur de le voir, disait ne jamais avoir trouvé d'homme plus doux, et ajoutait qu'il lui semblait avoir trouvé en lui l'image vivante de la bonté du Sauveur.

Refusait-il quelque faveur qu'il n'aurait pu accorder sans blesser sa conscience, il accompagnait son refus de tant de grâce et de charité, qu'on se retirait content quoiqu'on n'eût rien obtenu. Il était également doux envers tout le monde, supérieurs, égaux, inférieurs, au milieu de sa famille comme parmi des étrangers ; bien différent de ceux qui, comme il le dit lui-même, semblent être " des anges dans la rue et des diables à la maison. "

Il ne se plaignait jamais des manquements de ses serviteurs ; à peine leur donnait-il quelquefois des avis, mais toujours avec bonté. Aussi bien la douceur est-elle le meilleur moyen pour se faire obéir, et l'expérience vérifie chaque jour l'oracle de l'Evangile : " *Heureux ceux qui sont doux, ils seront les maîtres de la terre.* " J'ai essayé plusieurs manières de gouverner, disait sainte Jeanne de Chantal ; " et je n'en ai pas trouvée de meilleure que celle qui est basée sur la patience et sur la douceur. "

On voit souvent des personnes pieuses, des femmes chrétiennes, par exemple, se plaindre de ne pouvoir ramener à DIEU leur mari ou leurs enfants. Pourquoi ne prennent-elles pas l'unique moyen d'arriver à ce but si désiré ? Est-ce avec du vinaigre que l'on prend les mouches ? On gagne bien plus avec la douceur qu'avec la sévérité ; et saint Vincent de Paul disait qu'il avait fait dans sa vie trois réprimandes sévères, croyant avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte, et que, néanmoins, ces trois réprimandes n'avaient point réussi, au lieu que celles qu'il avait faites avec douceur avaient toujours eu un bon résultat.

Saint François de Sales, par sa douceur, obtenait

des autres tout ce qu'il voulait, et il lui arrivait souvent de convertir à Dieu les pécheurs les plus obstinés, rebelles jusque-là à tous les efforts. C'était aussi l'esprit de saint Vincent de Paul.

Une fois, ce saint prêtre confia à un missionnaire de sa compagnie un grand pécheur, pour le convertir ; mais ce fut en vain : le missionnaire pria saint Vincent de s'y employer ; et celui-ci ayant parlé quelques instants avec cet homme, le convertit sans peine. Ce pécheur déclara plus tard que c'étaient la douceur et la charité du saint qui avaient aussitôt gagné son cœur.

C'est surtout lorsque l'on est agité par la colère, ou bien lorsque l'on est repris trop sévèrement par quelque supérieur, ou insulté par quelque autre personne, qu'il est nécessaire de pratiquer la douceur. Oh ! qu'ils sont agréables au divin JÉSUS les cœurs humbles et doux qui, pour l'amour de lui, savent supporter les affronts, pardonner à leurs ennemis et rendre le bien pour le mal ! Il ne nous est pas difficile d'être doux quand rien ne nous contrarie ; mais nous survient-il une contradiction, nous nous enflammons et nous jetons feu et flammes comme le mont Vésuve. Il faut avoir une douceur plus réelle, et passer en cette vie comme le lys entre les épines ; quoique les épines piquent le lys, il ne cesse pas d'être une belle fleur, également suave, odorante et agréable. Le vrai chrétien conserve toujours la paix dans son cœur et la manifeste au dehors, dans l'adversité comme dans la prospérité.

Lorsqu'il nous faut répondre à quelqu'un qui nous insulte, ayons soin de le faire toujours avec douceur.

Une réponse donc suffit pour éteindre le feu de la colère. Si nous nous sentons émus, il vaut mieux nous taire ; et si parfois la faiblesse humaine nous a laissé nous emporter à la colère, faisons tout notre possible pour nous calmer aussitôt ; recherchons les occasions de parler avec bonté à celui qui nous a offensé.

Gardons-nous aussi de la mauvaise humeur, parce que la pensée de la présence et de la volonté de Dieu la calme dans toutes les contradictions ; ainsi elle est toujours douce et affable envers tout le monde.

Mais, cette douceur, on ne peut l'obtenir sans de véritables efforts, sans la pratique de la religion et sans un grand amour envers JÉSUS-CHRIST. L'expérience est là pour nous apprendre à nous-mêmes que nous ne sommes jamais plus charitables envers les autres que lorsque nous servons fidèlement le bon Dieu.

En cela, comme toujours, la religion se montre la grande maîtresse du bonheur des hommes ; et si la vie est dure et amère, c'est parce que l'on méconnaît et que l'on repousse sa douce voix.

Un homme fort simple avait acheté une charge d'auditeur des comptes ; mais cette charge ne lui meublait pas le cerveau, comme le témoin le fait suivant. Il assistait à un sermon, et le prédicateur, au lieu de dire : Mes frères, répétait sans cesse : *Mes chers auditeurs.* Notre auditeur des comptes prenait pour lui cette apostrophe, et chaque fois que l'orateur la répétait, il se tenait gravement debout, faisant une profonde inclination et s'asseyait de nouveau, à la grande surprise des nombreux écoutants.

Le roi de Perse a dans son écurie de ânes, comme ailleurs les princes ont des chevaux de parade. Un Espagnol, en voyant ces ânes richement harnachés et rangés dans la cour du palais, comme il se pratique les jours qu'un ambassadeur doit avoir audience, perdit la gravité et se prit à rire. Un officier de la cour lui en demanda la raison. L'Espagnol se prit à rire davantage en disant : " Ce qui excite en moi cette hilarité, c'est de voir prodiguer des marques de distinction à des animaux qu'on traite en Espagne avec le dernier mépris. " Le Persan répliqua aussitôt : " C'est que les ânes sont fort communs en votre pays ; pour nous, nous les traitons avec distinction, parce qu'ils sont rares dans le nôtre. "

RECETTES.

Haricot de mouton.—Coupez une épaule de mouton par morceaux ; mettez dans une casserole un morceau de beurre avec votre mouton, que vous ferez revenir sur un feu vif ; lorsqu'il aura pris une belle couleur dorée, retirez et égouttez ; tournez des navets en petits bâtons, passez-les dans la graisse de votre mouton, et faites-les prendre une belle couleur ; retirez et égouttez-les ; faites un roux, repassez votre mouton dans ce roux, mouillez avec du bouillon : mettez-y sel, poivre, bouquet garni, oignons, clou de girofle, laurier, et jetez vos navets dedans. Votre mouton aux trois quarts cuit, dégraissez-le et faites-le mijoter jusqu'à parfaite cuisson ; si la sauce est trop longue, faites-en réduire une partie au degré convenable ; après cette opération, dressez votre haricot, masquez-le avec vos navets et servez.

On fait aussi le haricot avec des carottes ou des pommes de terre en place de navets, ou même avec ces trois légumes réunis.

Haricot de mouton à la canadienne.—Sciez les côtes de travers, ensuite séparez-les de deux en deux côtes, mettez-les dans l'eau bouillante, qui excédera de deux doigts la viande, avec poivre, sel et autant de tranches de navets que de côtes de mouton ; deux oignons coupés en quatre ; quatre cuillerées de farine rôtie dans du saindoux ; ajoutez-y quelques têtes de clous pilées, du persil, et faites bouillir le tout une heure et demie.

Pieds de mouton à la poulette.—Echaudés et blanchis, vous les éplucherez avec soin et leur ôterez le grand os, puis les mettez cuire dans un blanc pendant quatre ou cinq heures. Quand la chair fléchira sous les doigts, que les os se détacheront facilement, vous pourrez être sûr qu'ils sont cuits. Vous ferez alors une poulette dans laquelle vous les ferez mijoter une demi-heure pour leur faire prendre goût ; vous lierez ensuite votre sauce et servirez bien chaud.

Boulettes au porc frais.—Hachez bien fin deux livres de porc frais, avec de l'oignon, y mêlant poivre, sel et persil ; roulez cela par boulettes dans la farine, afin de les lier ensemble ; mettez du saindoux dans la poêle, et quand il sera chaud, placez les boulettes pour rôtir, les tournant pour faire cuire tous les côtés. Ensuite ajoutez un peu d'eau à la moitié des boulettes, avec poivre et sel, six clous, six têtes de clous ; laissez-le tout cuire trois quarts d'heure, à petit feu. Un verre de vin dedans si vous l'aimez.

Alouettes à la minute.—Epluchez, videz et tressez une douzaine d'alouettes, sautez-les dans la casserole avec beurre et sel ; quand elles auront pris couleur, ajoutez champignons, échalotes et persil hachés, pincée de farine ; mouillez de vin blanc et bouillon ; quand la sauce commencera à bouillir, retirez vos mauviettes, et servez avec des croûtons frits.

Le prix continuellement ascendant de toutes choses vient d'avoir un résultat auquel personne ne serait attendu.

« L'autre jour, un particulier reçoit une note d'un fournisseur ; il la lit, l'examine, et trouve cette petite multiplication : 8 fois 8 font 88. Il a beau se rémémorer la table, il trouve toujours 64. Le fournisseur se présente pour toucher sa note, et le débiteur lui fait observer qu'il a commis une erreur. Le réclamant examine, calcule et prétend que tout est exact.

—C'est un peu fort ! s'écria M. R. Depuis quand 8 fois 8 font-ils 88, s'il vous plaît ?...

—Mais, monsieur, répond l'autre, tout étant augmenté, je ne vois qu'une chose, c'est que la table de multiplication a monté aussi ! »

CE QUE J'AIME.

J'aime à voir scintiller, lorsque la nuit est belle,
L'étoile chère aux matelots.

J'aime à voir sur le lac sommeiller la nacelle,
Beau cygne qui s'apprête à déployer son aile
Pour aller jouer sur les flots.

J'aime les gais refrains de l'oiseau qui voltige
Parmi les buissons adorants,
Et l'éclat de la fleur qui sur sa frêle tige
Se laisse bercer par les vents.

J'aime à prier, le soir, lorsque dans le feuillage
J'entends tout doucement gémir
Avec sa douce voix la cloche du village.
Il me semble qu'alors un ange au beau visage
Descend des cieux pour nous bénir !

J'aime à laisser l'oiseau qui vit loin de sa mère.
J'aime à dire au pauvre orphelin :
« Viens ! Tu ne seras plus délaissé sur la terre :
Avec moi tu n'auras plus faim. »

J'aime le flot qui vient expirer sur la grève,
La feuille qui jonche les bois,
La dernière clarté d'un beau jour qui s'achève :
Car, tout cela me dit que la vie est un rêve,
Que tout naît et meurt ici-bas.

J'aime la main de ceux qui déposent l'obole
Dans l'urne de la charité.
J'aime le prêtre saint qui bénit et console
En nous ouvrant l'éternité !

On apporta le troisième service,—dit de l'*Instruction publique.*

En deux coups de dents il fut tortillé.

—Allons ! exclama M. Budget fils impatienté...
Qu'est-ce à dire ? On me fait attendre... quand je meurs de faim... car positivement j'ai un appétit !... un appétit !...

On apporte le quatrième service,—dit de la *Justice.*

Le cinquième,—dit de l'*Agriculture et du Commerce.*

Le sixième,—dit des *Travaux publics.*

Bref, on apporte, successivement tous les services, et tous furent engloutis tour à tour par l'estomac du dîneur.

Quand il se leva de table, M. Budget père alla à sa rencontre, et se tordant de rire :

—Ah ah ah ah !

—Quoi donc ?

—Ah ! ah ! j'en étais sûr..... Te voilà tout à l'heure aussi gros que moi.

—Allons donc !

M. Budget père mena son fils devant une glace.

—Grand Dieu ! exclama M. Budget fils en voyant son embonpoint. Mais je ne m'en suis pas aperçu !

—On ne s'en aperçoit jamais, mon cher... Dans la famille des Budgets nous sommes tous gros. C'est une infirmité héréditaire... plus les pays sont pauvres, plus nous mangeons ; et à mesure que nous mangeons, notre appétit augmente.

Un journalier du comté de Devonshire avait été tenté deux fois de se noyer, et deux fois il en avait été empêché par un moissonneur qui s'était jeté à la nage pour le sauver. Ce malheureux, tristement décidé à terminer sa carrière, profita du moment où le voisin ne le voyait pas, et alla se pendre à la porte de la grange. Le moissonneur, qui s'en aperçut, le laissa faire cette fois. Quelques heures après, le maître de la ferme, allant visiter sa grange, aperçut le pendu, et demanda au moissonneur pourquoi il a laissé périr son camarade sous ses yeux. « Mais, reprit l'autre, je l'avais retiré deux fois de l'eau aujourd'hui même, et, comme il était trempé de la tête aux pieds, j'ai cru qu'il s'était accroché là pour sécher. »

Lors d'un voyage de Pie IX à Alatri, une femme portant sur sa tête un panier recouvert, entre au palais où était descendu le Pontife. Elle avance dans les appartements ; mais elle est arrêtée et reconduite à la porte. Aussitôt, elle commence à crier, disant qu'elle veut parler au Pape ; et, dans ce dessein, elle cherche à pénétrer vers lui. Le Saint-Père entend le bruit, s'informe et donne ordre qu'on laisse venir la visiteuse. Celle-ci, toujours son panier sur la tête, passe alors fièrement, et, déposant son fardeau aux pieds de Sa Sainteté, avec une admirable assurance et une franche naïveté : Tenez, Saint-Père, lui dit-elle, je vous apporte quatre jambons. Vous les mangerez, car ils sont bons.

Le Pape déclinait le présent et voulait que la femme le gardât pour sa famille.

« Mais si vous ne le prenez point, mon mari se fâchera.

—Où est votre mari ?

—Au bas de l'escalier.»

Le Saint-Père demande à voir le mari, qui se jette à ses pieds, colle ses lèvres sur la mule du Pape, et ne bouge plus. Sa Sainteté le prie de se relever ; rien. Bref, il lève enfin la tête, et, à la question qui lui est adressée, il répond qu'il est pauvre, mais qu'il a néanmoins de quoi vivre.

«—Je voudrais bien vous donner un chapelet, quelques médailles ; mais, en ce moment, je n'en ai pas, reprit le Pontife.

—Allons donc ! pas tant d'affaires ! Est-ce que je suis venu vous apporter des jambons pour avoir un cadeau ?

—Eh bien ! en échange de la médaille, prenez ceci.

Et le Pape lui tendait un rouleau de cinquante écus d'or.

« Saint-Père, si c'est de l'argent, je ne le prends point ; c'est inutile ; j'aimerais mieux remporter mes jambons. Il ne faut pas qu'on dise que je vous les ai vendus. Ah ! la Madone m'en garde ! »

Le Saint-Père sourit.

« Mon bon fils, écoutez ma proposition. Achetez avec cet argent un ou deux porcs, engraissez-les ; et, l'année prochaine, quand vous aurez fait le jambon nouveau, apportez-le moi à Rome ; je le recevrai comme mien.

—Parfait, Saint-Père, répond le mari. Bien à vous, et au revoir l'année prochaine.»

Et là-dessus, il repartit avec sa femme, enchantée comme lui de ce dénouement.

Les quatre jambons furent envoyés à une famille pauvre. L'aventure a égayé et charmé toute la ville.

On portait en terre M. Benoît, le capitaine des pompiers. Tout le village y était. Sur le bord de la fosse, le lieutenant fit un discours dont voici la péroraison :

« Je ne m'étendrai pas davantage sur les qualités du défunt, car vous l'avez tous connu, feu M. Benoît. »

A ces mots, la douleur des assistants et le fusil d'un pompier font explosion.

« Qui a tiré sous mon ordre ? fit le lieutenant d'une voix sévère.

—C'est moi, répond un pompier qui portait le même nom que le défunt ; j'ai tiré, parce que vous avez dit : Feu M. Benoît.

* *

Suivant l'*Abeille cauchoise*, on lit l'enseigne que voici au-dessus de la boutique d'un barbier, qui tient en même temps un petit restaurant :

Toussaint, perruquier,
donne à boire et à manger :
potage à toute heure,
avec de la légume,
On coupe les cheveux par-dessus.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XXV.

Le loup et l'agneau.

En se déclarant pour François Ier, contre l'empereur, qui menaçait l'Italie, Léon X fut un mauvais patriote; en s'alliant plus tard avec Charles-Quint, il fut mauvais patriote; un moment embarrassé entre les deux compétiteurs, il demeura neutre et cette neutralité fut un crime. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

“ Les Papes eurent donc tort :

“ En résistant aux Césars païens, et en respectant les Césars convertis ;

“ En détruisant les idoles, en les conservant ou on ne s'en occupa pas ;

“ En donnant l'impulsion aux sciences ou en réprimant les erreurs de certains savants ;

“ En prenant parti pour ou contre les empereurs ou en ne se mêlant pas de leurs disputes ;

“ En s'alliant aux Allemands ou aux Français, tout aussi bien qu'en restant neutres :

“ En donnant des réformes ou en cessant d'en donner.

“ En agissant ou en restant dans le repos ;

“ En parlant ou en se taisant.

“ Je sais bien que cela est difficile à comprendre, et cependant cela est, puisque Messieurs du *Siècle* et de l'*Opinion nationale* l'affirment avec la science et la modération qui les distinguent. Qu'en pensez-vous, monsieur Sorbier ?

— C'est mon opinion, dit Henri qui, ce jour-là, avait arboré un gilet quadrillé, dont chaque bouton représentait une tête d'animal.

— Vous voyez bien que j'avais raison de dire en commençant que les Papes ont toujours tort. Voici donc un point de critique désormais bien établi : que le Pape dise oui, qu'il dise non ou qu'il ne dise rien du tout, inutile de discuter, il a tort.

— *Barbarus ego sum qui non intelligor illis* (1), fit le notaire, heureux de faire une citation savante.

— Certainement, un vrai barbare.

“ Etes-vous, à présent, de mon avis, monsieur Sorbier ?

— Vous êtes en veine de plaisanterie aujourd'hui, répliqua le notaire en grimaçant un sourire, et nous voilà loin de la question. Sur tout cela, j'aurais beaucoup à dire, mais je souffre de la tête et, avec votre permission, je vais prendre l'air un instant.

— Voulez-vous que nous vous attendions ou que nous remettons la suite de notre conférence à une autre fois ? demanda mon père.

— Non, non, de grâce, continuez, sans vous occuper de cette petite indisposition.

— Parbleu, dit tout bas un des ouvriers à Vignaud, ça lui remettrait sa migraine à jeudi, pour sûr.

— Regarde Fleur-de-Pois, on dirait qu'il a la migraine, lui aussi, repartit Bastien.

— Et l'Henri, donc, faut croire qu'il a ses nerfs, il ne fait que boutonner et déboutonner son gilet.

— C'est pour compter les bêtes de sa ménagerie, dit un autre.

— Chut ! fit un quatrième, voilà que monsieur recommence.

“ En l'année 1537, continua mon père. Clément VII occupait le trône pontifical. Etant Pape, il eut naturellement toutes sortes de torts. Le plus grand qu'on pût lui reprocher fut celui d'avoir cru à la sincérité de Charles-Quint et de s'être, comme dit Machiavel, confié à une plumée d'encre. Cette plumée d'encre n'était autre que la signature opposée par l'empereur au bas d'un traité par lequel le Pape, pour sauver Rome du pillage, s'engageait à payer, à Sa Majesté très-catholique, une énorme somme d'argent, destinée à payer les soldats, luthériens pour la plupart, qui, depuis deux ans, dévoraient

l'Italie. La confiance est le défaut ordinaire des gens de bien. Que de Papes, depuis Clément VII, se sont laissés tromper par des promesses !

“ Le Souverain-Pontife avait dû souscrire à de dures conditions. Sommé par l'empereur d'Allemagne de donner la bourse ou la vie, il avait, pour tenir ses engagements, licencié son armée afin de réduire le plus possible ses dépenses et se procurer l'argent nécessaire, dont il avait déjà payé une forte partie.

“ L'empereur était un homme consciencieux... à sa manière..... Il avait promis de ne rien tenter contre Rome et, en effet, par lui-même il ne fit rien, mais il avait un général plein d'initiative et passé maître en fait de trahison, qui comprenait très-bien son silence. On rencontre facilement de ces serviteurs avisés.

“ Sans attendre l'ordre positif de son souverain, mais bien sûr qu'il ne serait pas désavoué, cet habile homme ramassa tous les bandits qu'il pût enrôler et, à la tête de quarante mille aventuriers, presque tous huguenots, il s'avança, à marche forcée, contre Rome dégarnie de troupes, non pas pour la piller, bien entendu, mais pour délivrer les Romains du joug intolérable des Papes.

“ Malheureusement, les habitants de la ville éternelle, plongés dans la stupidité, par leur gouvernement clérical, ne comprirent pas bien le bonheur qui leur était réservé. Au lieu d'ouvrir leurs portes, ils les barricadèrent et prirent les armes.

“ Le connétable de Bourbon, traître à son Dieu comme il était traître à son roi, entra dans une épouvantable colère et ordonna à ses soldats de donner l'assaut. Deux fois les aventuriers se précipitèrent contre les remparts, deux fois ils furent repoussés et reculèrent en désordre. Ivre de fureur, Charles de Bourbon jura sur son épée qu'il ne ferait point de quartier aux misérables qui osaient ainsi braver sa puissance et saisissant une échelle, il l'appliqua contre les murs et commença lui-même à monter.

“ Déjà il avait atteint les créneaux, lorsqu'une balle perdue vint le frapper. Mortellement blessé, le connétable ouvrit les bras et, se renversant en arrière, tomba lourdement dans les fossés. Quelques soldats l'en retirèrent, couvert de sang et de boue, le posèrent sur le sol, jetèrent sur lui un manteau et retournèrent au combat, sans plus s'occuper de leur chef.

“ Ainsi mourut le traître.

“ Le même jour, sur le soir, la ville fut prise et des bandes, plus féroces que les hordes de Genséric et d'Attila, pénétrèrent dans la capitale du monde chrétien, massacrant tout sur leur passage.

“ Le vœu de Luther était exaucé.

“ Je craindrais de paraître suspect en racontant les horreurs commises par les bandits huguenots, je laisse la parole à un historien protestant :

“ Jamais, jamais, peut-être, écrit Sismondi, dans l'histoire du monde, une grande capitale n'avait été formée de soldats plus féroces, et n'avait plus absolument secoué le joug de toute discipline ; jamais le souverain au nom duquel elle combattait n'avait été plus indifférent aux calamités des vaincus. Ce n'était point assez de livrer en proie à la rapacité des soldats, les richesses sacrées et profanes que la piété des fidèles ou leur industrie avaient rassemblées dans la capitale du monde chrétien, les personnes mêmes des malheureux habitants furent également abandonnées à leur caprice et à leur brutalité.

“ Tandis que les femmes de toute condition étaient leurs victimes, ceux à qui on soupçonnait des richesses cachées ou du crédit étaient mis à la torture et on les obligeait, par des tourments prolongés, à épuiser la bourse des amis qu'ils pouvaient avoir en pays étranger. Beaucoup de prélats moururent dans ces tourments, beaucoup d'autres, après s'être rachetés, moururent des suites de ces violences, de leur affliction ou de leur effroi. Les palais de tous les cardinaux furent pillés, sans que les soldats voulussent accorder une sauvegarde à ceux qui étaient le plus connus pour leur attachement au parti impérial, quelquefois seulement on

leur permit de se racheter à prix d'argent ; et comme les marchands avaient déposé leurs effets chez eux, se figurant qu'ils y seraient en sûreté, ces marchands payèrent souvent des sommes énormes pour les dérober aux soldats.

“ La marquise de Mantoue racheta son palais au prix de cinquante mille ducats, tandis qu'on assure que son fils en retira dix mille pour sa part du pillage. Le cardinal de Sienne, après avoir payé sa rançon aux Espagnols, fut fait prisonnier par les Allemands, complètement pillé, battu et forcé de racheter de nouveau sa personne au prix de cinq mille ducats.

“ Les cardinaux de la Minerve et de Pouzetta éprouvèrent un malheur presque semblable. Les prélats allemands ou espagnols ne furent pas plus épargnés par leurs compatriotes que les Italiens.

“ On entendait retentir, dans toutes les maisons, les cris et les lamentations des malheureux exposés à la torture ; les places, devant toutes les églises, étaient jonchées des ornements d'autels, des reliques et de toutes les choses sacrées, que les soldats jetaient dans la rue, après en avoir arraché l'or et l'argent.

“ Les luthériens allemands, joignant le fanatisme à la cupidité, s'efforçaient de montrer leur mépris pour les pompes de l'Eglise romaine et de profaner ce que respectaient les peuples qu'ils nommaient idolâtres.”

“ Bien des lecteurs, ajoute l'abbé Rohrbacher, auteur d'une savante histoire de l'Eglise, habitués à penser que le pillage de Rome, par les troupes de Charles-Quint, dura tout au plus quelques jours, seront très-étonnés d'apprendre qu'il dura neuf mois.

“ L'armée impériale, entrée à Rome le 6 mai 1527, n'en sortit que le 17 février 1528. Le prince d'Orange, qui le commandait alors, eut toutes les peines à l'en arracher, ” encore fallut-il que le Pape qui, après la prise de la ville, avait déjà payé quatre cent mille ducats, pour pouvoir sortir du château Saint-Ange, où il était assiégé depuis un mois, donnât au prince d'Orange quarante mille ducats pour les pillards, réduits, par la peste que Dieu avait envoyée pour les châtier, à treize ou quatorze mille au plus.

“ A la nouvelle de la prise de Rome, l'empereur feignit une tristesse profonde : il ordonna des prières dans toutes les églises et des processions solennelles pour la délivrance du Saint-Père. En même temps, il envoya deux plénipotentiaires à Rome, non pas précisément pour le délivrer, mais pour lui extorquer encore de grosses sommes d'argent, lui confisquer des places fortes et lui arracher les promesses les plus onéreuses.

“ Ainsi agit le très-puissant et très-catholique Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et d'Italie. Il manqua à sa parole et à ses engagements écrits, et condamna le Pape, dont le seul tort était de l'avoir cru, à une amende énorme. Si un bourgeois d'Espagne en avait usé de même envers un autre bourgeois, les juges l'auraient fait pendre.

Mais il s'agissait d'un Pape et, comme je vous l'ai dit, en commençant, aux yeux des libres penseurs :

“ Les Papes ont toujours tort.

(A continuer.)

(1) Je suis barbare, parce qu'ils ne me comprennent pas.